



HAL
open science

Communautés Numériques de Connaissance, Imaginaire et Langage

Claude Paraponaris, Anne Rohr

► **To cite this version:**

Claude Paraponaris, Anne Rohr. Communautés Numériques de Connaissance, Imaginaire et Langage. *Psychanalyse et Management*, 2017, Impact du développement du numérique au sein des organisations, 06, pp.69-93. hal-01523103

HAL Id: hal-01523103

<https://hal.science/hal-01523103>

Submitted on 16 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communautés Numériques de Connaissance, Imaginaire et Langage¹

Claude Paraponaris

Aix Marseille Univ, CNRS, LEST, Aix en Provence, France
claude.paraponaris@univ-amu.fr

Anne Rohr

Université Toulouse 2 – Jean Jaurès – CNRS, EFTS, Toulouse, France
anne.rohr@univ-tlse2.fr

Résumé

Ce texte propose une analyse des communautés numériques de connaissance en termes d'imaginaire linguistique. Face aux interrogations suscitées par le numérique et compte tenu de la rareté des études s'attachant à ses dimensions symboliques, notre travail cherche à remettre en cause l'apparente homogénéité des communautés qui supportent l'essor du numérique. L'ensemble de ces communautés n'est pas homogène, en particulier selon les perspectives sociétales. Ce ne sont pas les mêmes imaginaires qui sont à l'œuvre dans l'organisation de ces groupes sociaux. Cette remise en cause s'opère en analysant la codification des connaissances propre à chaque groupe. Pour cela, nous utilisons une analyse sociolinguistique inédite des profils lexicaux issus des auto-présentations des communautés numériques.

Notre appareil analytique aboutit à segmenter l'ensemble des dites communautés en deux familles : les *communautés* au profil stable et régulier et à visée scientifique ou technique, et les *collectifs* numériques au profil foisonnant et flexible et à visée de transformation sociale.

Mots-clés : communauté, collectif, imaginaire, langage, codification.

Abstract

This text provides an analysis of digital communities by considering them under a linguistic imaginary paradigm. Considering the issues of digital economy and the scarcity of studies focusing on the symbolic dimensions, our work aims to examine the apparent homogeneity of digital groups. In order to do this, we are using an innovative sociolinguistic analysis of lexical profiles extracted from the presentation texts of digital communities. Our analytical device suggests a segmentation of digital groups in at least two families: (a) digital communities characterized by stability and scientific/technical aims, (b) digital collectives characterized by flexibility and political aims.

Key-words: communities, collectives, imaginary, language, codification.

INTRODUCTION

L'essor du numérique, et de l'économie qui s'y rattache, intervient dans un contexte contemporain de désarroi lié à une crise des repères analysés par Charles Melman (2009). Dans son ouvrage, Melman analyse la mutation de la subjectivité dont le moteur ne serait plus le désir mais la jouissance. La dimension collective des activités humaines serait ramenée au phénomène communautariste : jouissance à l'intérieur et rejet de l'Autre en périphérie. Le numérique peut tout à fait servir ce sombre scénario tout comme en servir un autre que nous souhaitons ici mettre en lumière. Pour cela, il nous faut rappeler un cheminement philosophique.

Platon dans son *Phèdre* (274e-275a), utilise deux acceptions opposées du terme *φάρμακον* (pharmakon), à savoir poison et remède. On doit à Derrida (1972 : 162-163) la mise en évidence de cette distinction entre bon usage du discours philosophique (l'enseignement oral de Socrate) et mauvais usage du discours (les sophistes). Enfin, nous devons à l'un des élèves de Derrida, Bernard Stiegler (2010, 2015) la transposition de cette dichotomie au domaine du numérique. Le numérique est un *pharmakon* dans la mesure où on peut le resituer dans une analyse particulière des phénomènes sociotechniques héritée tout à la fois des travaux de Canguilhem (1949) et de l'école sociotechnique (Emery et Trist, 1965). Stiegler (2015) définit un triangle « social – technique – physiologique » sous forme de relation transductive (Canguilhem, 1943, 2013). Le *social* est celui des relations sociales qui tendent, si nous ne parvenons pas à en prendre soin, à s'automatiser selon une hétéronomie qui échappe en effet au sujet. Le *technique* est

¹ - Une version intermédiaire de ce travail a été présentée au 8^{ème} colloque *Gestion des Connaissances dans la Société et les Organisations* en juin 2015 à l'École Nationale Supérieure de Cognitique de Bordeaux, Halshs 01223461 ; <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01223461/document>.

représenté par le développement du numérique dans le monde industriel et domestique. Le *physiologique* est représenté par le sujet et son appareil psychique qui n'est pas réductible au cerveau, et suppose des organes techniques, des artefacts supports de symbolisation dont la langue est un cas (vocabulaire d'Ars Industrialis, « organologie », non daté).

La relation transductive signifie qu'aucun de ces trois termes n'est indépendant des deux autres. L'engagement des membres d'un groupe, notamment en termes d'imaginaire, est intrinsèquement lié aux dispositifs constitués d'outils numériques et de relations sociales dans lesquels ils évoluent.

La dernière étape de ce cheminement philosophique concerne l'imaginaire. L'essor du numérique participe d'un ordre imaginaire source de création, très bien mis en perspective par Fred Turner (2006, 2012) pour l'utopie numérique mélangant contre-culture et cyberculture aux Etats-Unis. Nous reprenons l'approche de Cornélius Castoriadis (1975) qui développe une conception de l'imagination, non pas comme expression du désir, mais comme condition même du désir. L'imaginaire s'articule au social-historique. « L'imaginaire dont je parle n'est pas image *de*. Il est création incessante et essentiellement *indéterminée* (social-historique et psychique) de figures/formes/images, à partir desquelles seulement il peut être question *de* « quelque chose ». Ce que nous appelons « réalité » et « rationalité » en sont des œuvres » (Castoriadis, 1975 : 8).

Dans ce texte, nous mettons en analyse les communautés numériques depuis leur *agir langagier*. Cet agir puise dans un imaginaire qui effectivement est multiple. Nous proposons des éléments qui tendent à démontrer que deux dynamiques au moins sont à l'œuvre. Sur cette base, nous opérons une distinction entre *communautés* et *collectifs numériques*.

Les multiples expériences liées aux logiciels libres, aux activités de fabrication autonome, aux ressources gérées sous forme de communs et aux projets d'émancipation nous montrent des groupes qui pensent simultanément leur utilité sociale, leur technique et leur organisation. De ce point de vue, toutes les communautés numériques de connaissance ne sont pas identiques.

Ces groupes prennent des formes très variées : ils sont le plus souvent extérieurs aux entreprises, mais peuvent collaborer avec elles. Certains groupes comptent quelques dizaines de membres et sont relativement stables alors que d'autres se comptent en plusieurs centaines et sont éphémères. Dans des configurations aussi variées, on peut se demander dans quelle mesure l'engagement des membres d'une communauté s'associe aux capacités des dispositifs techniques pour promouvoir, ou pas, des modes d'organisation, parfois inédits, indissociables du résultat visé par la communauté. Et de ce point de vue, il devient pertinent de s'interroger sur l'homogénéité apparente des communautés (communautés qui sont alternativement qualifiées dans les écrits de « créatives », « épistémiques », « de connaissance » ou « numériques »). N'existe-t-il pas quelque différence fondamentale entre des communautés au profil stable et soucieuses de développer leurs capacités et d'autres groupes au profil sans doute moins stable et davantage engagés dans des projets de transformation sociale ? S'il s'avère qu'une telle différence gagne en pertinence, alors nous pourrions sans doute envisager différents types d'économie numérique, et peut être collaborative.

Ainsi l'objectif de notre article consiste à affiner une distinction qui est finalement très peu établie dans le domaine de l'économie numérique. Cette distinction est centrale dans la mesure où elle désigne des projets de société très différents. Nous proposons de distinguer deux formes de création et d'accumulation des connaissances qui viennent servir deux projets différents de société. Cette distinction est instrumentée à partir de l'activité de représentation et de communication de chacun des groupes : quels sont les termes et références employés afin de faire connaître l'activité et rencontrer sympathie et adhésion ? Cette activité qui consiste à choisir des modalités d'information, à nommer les choses afin de se présenter aux autres et de jouer le jeu de la compréhension est abordée dans notre étude avec le terme de *codification des connaissances*. La codification consiste à formuler une connaissance en utilisant un langage reconnu par une communauté d'acteurs (Cowan, David et Foray, 2000). Il n'existe donc pas de codification sans langage et c'est sur la base de l'analyse du langage que nous développons notre étude. Nous distinguons les *communautés* des *collectifs* en tant que deux formes majeures d'organisation qui peuvent être opposées sur la base de cette activité de codification des connaissances. Notre analyse de la codification est originale dans le cas des communautés numériques dans la mesure où elle utilise une analyse sociolinguistique, plus précisément une analyse des imaginaires linguistiques.

Cette analyse s'inscrit dans un programme de recherche qui utilise les données d'une base en cours de constitution – CoC_2015 – qui rassemble plusieurs expériences de communautés numériques de connaissance étudiées dans leur dimension d'imaginaire. Différents cas y sont analysés sous l'angle de la codification des connaissances. La codification est une activité qui se situe dans le triangle « social – technique – physiologique ». Nous portons l'accent

sur l'activité linguistique des membres de chaque groupe social en conduisant une analyse des énoncés lexicaux en termes d'imaginaire linguistique.

Nous présentons tout d'abord notre analyse critique de la littérature établie au moyen de comparaisons entre différents programmes de recherche développés en sociologie des sciences et du politique ainsi qu'en rappelant les fondements de la sociologie des communautés. Dans un second temps nous présentons les grandes lignes de notre programme de recherche en précisant les notions d'activité et de communauté linguistique établies par Girin. Nous développons ce potentiel analytique avec les imaginaires linguistiques. Enfin, après avoir précisé notre méthodologie et présenté notre base de données, nous analysons quelques cas et engageons la discussion.

CRITIQUE DU PROGRAMME DE RECHERCHE « COMMUNAUTÉS »

L'essor des travaux sur les communautés numériques de connaissance depuis une vingtaine d'années doit son succès et son intérêt à des principes de fonctionnement alternatifs à ceux des entreprises ainsi qu'au besoin de ces dernières de s'associer avec des communautés de connaissance qui « interconnectent des personnes appartenant à des entités différentes, voire rivales » (David et Foray, 2002 : 2). Le temps est venu de mettre en perspective ces travaux avec à la fois des travaux contemporains de sociologie des sciences et d'autres travaux fondateurs plus anciens.

Les communautés de connaissance : un ensemble homogène ?

Les communautés créent des connaissances selon des modalités qui les distinguent des hiérarchies fonctionnelles. D'où l'intérêt de mettre en évidence leur existence au sein même des entreprises usant de mécanismes d'incitation et de contrôle classiques. Les communautés numériques sont de fait des communautés de connaissance et sont également le plus souvent des communautés créatives. Une communauté est qualifiée d'épistémique lorsqu'elle rassemble des membres hétérogènes autour d'une question relevant d'un intérêt scientifique avéré ou bien socio-politique.

Une communauté de connaissance se définit comme « un groupe informel caractérisé par les propriétés suivantes : 1) le comportement des membres se caractérise par l'engagement volontaire dans la construction, l'échange et le partage d'un répertoire de ressources cognitives communes ; 2) à travers leur pratique et leurs échanges répétés, les membres d'une communauté donnée construisent progressivement une identité commune ; 3) le ciment de la communauté de savoir est assuré par le respect de normes sociales propres à la communauté » (Cohendet et al., 2008 : 32).

Cette définition synthétise le grand intérêt des travaux qui se sont succédé sur la question des communautés de pratique qui évoluent progressivement vers des communautés épistémiques (Amin et Roberts, 2008, Cohendet et Llerena, 2003 ; Cohendet, Créplet et Dupouët, 2001, 2006) puis, parfois, vers des communautés numériques (Lejeune, 2011, 2012). Elle confirme surtout le fonctionnement alternatif aux hiérarchies de groupes autonomes fondés sur le savoir. Deux notions importantes doivent être rappelées : l'autorité procédurale (ensemble de règles et de procédures plus ou moins explicites auxquelles se soumettent les membres d'une communauté) et le slack créatif (qui est distribué en partie dans la base de connaissance formalisée des entreprises et en partie dans le fonctionnement cognitif des communautés de connaissance). Une troisième notion, le *code book*, sera au centre de notre analyse de la codification. Elle signale toute l'importance du vocabulaire commun et de l'élaboration progressive des paradigmes qui structurent l'activité symbolique des communautés de connaissance.

L'informalité qui semble caractériser les communautés selon ces auteurs peut être discutée en reprenant les travaux fondateurs de Max Weber. Mais sans doute une question plus importante s'impose : celle du domaine de définition et d'émergence de la communauté (Soulier, 2016). Ces travaux analysent les communautés de connaissance d'un point de vue fonctionnel sans nous informer davantage sur l'institution de ces formes d'activité commune. La question de la constitution de la communauté ou du collectif mérite pourtant d'être discutée. A ce stade, nous plaçons la question au centre de l'analyse. Cette mise en perspective est d'autant plus nécessaire que l'empreinte des premiers travaux à propos des communautés sur nos questionnements est encore très forte, notamment pour nous faire envisager toutes les communautés comme des ensembles stables. Or aucune analyse sociologique ne permet d'admettre cette stabilité.

Si on se concentre sur la catégorie particulière des communautés épistémiques, on constate qu'il existe en fait un autre programme de recherche (Meyer et Molyneux-Hodgson, 2011 ; Lièvre et Laroche, 2014).

Le terme *epistemic community* est utilisé pour la première fois par Holzner et Marx (1979). Les communautés étudiées sont impliquées dans des affaires internationales touchant aux politiques environnementales, sanitaires, industrielles ou militaires. Haas (1992, 3) fournit une définition dans laquelle il est question de principes, valeur de l'action sociale,

démarche politique et croyance partagée en la vérité. Pour l'auteur, une communauté épistémique désigne : « un réseau de professionnels ayant une expertise et une compétence reconnues dans un domaine particulier et une revendication d'autorité en ce qui concerne les connaissances pertinentes pour les politiques ». Bien qu'une communauté épistémique puisse être constituée de professionnels de diverses disciplines et horizons, ces derniers se caractérisent de manière spécifique. Nous ne sommes plus tout à fait dans le même univers des communautés épistémiques qui créent et codifient de nouvelles connaissances dans une visée scientifique et technologique (slack créatif). Avec ces communautés, souvent transnationales et hétéroclites mais néanmoins composées d'experts, s'ajoute une dimension politique, voire une visée transformatrice.

L'apport des collectifs scientifiques

Pour la sociologie des sciences, les communautés se présentent comme des objets déjà là qui doivent être interrogés dans leur fondement (Granjou et Peerbaye, 2011). La sociologie des sciences s'intéresse depuis longtemps à ce qu'elle a dénommé les collectifs scientifiques.

Elle nous éclaire tout d'abord en nuancant le fonctionnement paradigmatique de la science tel qu'inspiré par les travaux de Kuhn (1962). Ce dernier s'est fortement inspiré de Fleck (1934) et de ses collectifs de pensée (*Denkkollektiv*). Selon Latour (2005 : 260), Kuhn aurait repris et vidé de sa substance sociale les collectifs de Fleck pour en faire un objet purement cognitif. Fleck concevait ainsi les collectifs de pensée : « la communauté des personnes, qui échangent des idées ou qui interagissent intellectuellement », et en faisait « le vecteur du développement historique d'un domaine de pensée, d'un état du savoir déterminé et d'un état de la culture, c'est-à-dire d'un style de pensée particulier » (Fleck, 2005, [1934] : 74).

On sent bien qu'entre collectif et communauté l'hésitation est de mise. Knorr-Cetina (1982) a fort bien identifié la faiblesse des travaux qui font de la communauté un modèle quasi-économique de l'organisation scientifique. Les travaux centrés sur les communautés épistémiques ou les communautés créatives n'ont-ils pas conclu trop vite à l'existence pleine et entière de groupes autonomes d'un tel type ? Les travaux empiriques manquent encore pour trancher la question. Il est nécessaire de travailler empiriquement les engagements et raisonnements pratiques des acteurs impliqués. La prudence incite à entretenir le doute en s'inspirant du champ des collectifs scientifiques. Knorr-Cetina (1982) caractérise les *arènes transépistémiques* par leur capacité à façonner la forme et le contenu des projets de recherche, l'organisation du travail et la production de connaissances. Meyer et Molyneux-Hodgson (2011 : 149) concluent que « décrire les différentes formes et dynamiques des communautés veut dire élargir plutôt que de limiter notre compréhension de ce que les termes communauté et épistémique signifient. Et au lieu de supposer que les communautés épistémiques existent a priori, nous nous devons d'examiner comment elles naissent, comment elles sont fabriquées et matérialisées, ce qui nécessite l'exploration des pratiques, des objets, des métaphores, des instruments et des discours qui produisent et maintiennent ces collectivités ». Dans leur synthèse, Granjou et Peerbaye (2011 : 9) insistent sur le fait que les collectifs sont des associations incertaines, temporaires et instables d'éléments qui requièrent un travail incessant pour émerger et se maintenir.

Vers deux types de communautés ?

Certains auteurs travaillent dans ce sens pour opérer une partition entre les communautés épistémiques et des formes proches mais néanmoins distinctes qu'ils proposent de nommer, à la suite de la sociologie des sciences, des collectifs (Paraponaris, Sigal et Vion, 2013).

Pour saisir cette différence entre *communautés* et *collectifs*, il faut repartir de la distinction très classique de la sociologie entre communauté (*Gemeinschaft*) et société (*Gesellschaft*) posée par Tönnies (1887), et reformulée par Max Weber (1921). La relecture de Tönnies par Weber reprend la distinction à partir des processus de formation des communautés et des sociétés. Il s'intéresse à ce qu'il appelle la *communalisation* et la *sociation*.

La communalisation (*Vergemeinschaftung*) résulte d'un sentiment subjectif d'appartenir à une même communauté (*Gemeinschaft*). La tradition ou l'affect sont les principaux ressorts de cette appréciation subjective. La communauté est apprise, puisque c'est seulement grâce à un processus de socialisation que nous apprenons à participer à des communautés solidaires. Elle n'est jamais pure, puisque des liens communautaires sont associés à des situations de calcul, de conflit, ou même de violence. C'est pourquoi plutôt que de communauté, il paraît préférable de parler de « communalisation » (*Vergemeinschaftung*).

Au contraire, la *sociation* (*Vergesellschaftung*) résulte d'un compromis ou d'une coordination d'intérêts motivés rationnellement. Elle peut être rationnelle en valeur (*Wertrational*), lorsqu'il s'agit de compromis pour la défense d'une même cause, ou en finalité (*Zweckerational*), quand chacun des partenaires anticipe la loyauté de l'autre quant à la

poursuite de buts déterminés. Nous pensons qu'il existe dans les processus de socialisation des collectifs des formes de *sociation* d'un autre ordre, tout aussi rationnelles, mais qui ont une orientation plus exploratoire ou expérimentale. En cela, la constitution d'un collectif s'éloignerait d'une communalisation au sens wébérien, et se rapprocherait davantage d'une *sociation* visant à la construction et la promotion de nouvelles valeurs.

La dimension sociologique fournit un avertissement assez sérieux quant à l'homogénéité des communautés et surtout nous guide dans l'explicitation des genèses des différents groupes sociaux numériques. L'objectif consiste donc à affiner cette distinction *communauté - collectif* sur la dimension de la codification des connaissances en utilisant une analyse sociolinguistique.

CODIFICATION ET PRODUCTION LEXICALE

Il existe plusieurs manières de distinguer les communautés sur lesquelles nous ne revenons pas (Cohendet et Llerena, 2003, Lejeune, 2012). Nous avons toutefois marqué notre décalage par rapport à ces approches qui jouent leur pertinence davantage dans les dimensions fonctionnelles et productives des communautés que dans les dimensions téléologiques. Nous nous inscrivons dans cette seconde option en développant un aspect très peu développée pour l'analyse des organisations et entièrement inédit pour l'étude de la codification des connaissances au sein des communautés : la dimension linguistique. Cette modalité doit beaucoup à Jacques Girin, nous la prolongeons en la rapprochant des opérations de codification des connaissances et en la développant du côté des énoncés langagiers adossés aux imaginaires linguistiques.

De la codification à la production lexicale

Poser que les groupes sociaux, fonctionnent dans un triangle « social – technique – physiologique » sous forme de relation transductive (Canguilhem, 1943, 2013 ; Stiegler, 2015), revient à penser que l'engagement des membres y est central. Nous analysons cet engagement en termes sociolinguistiques. Le cadre théorique associe deux corpus conceptuels : la codification des connaissances et la production lexicale.

Le rôle de la codification des connaissances dans la structuration des communautés est devenu un objet d'étude central (Cowan, David et Foray, 2000). Ontologiquement toute activité de codification utilise justement un code qui se déploie dans trois dimensions dénommées triangle sémiotique (syntaxe – sémantique – pragmatique selon Ermine, 1996). A ce stade, très peu de travaux ont exploré le parallélisme fort entre modélisation des connaissances (Ermine, 1996, 2007) et analyse des énoncés langagiers (Girin, 1990) qui définit trois composants d'analyse : littéral (simple décodage qui donne un élément de signification), indexical (qui ne peut être compris qu'en référence à une situation déterminée), contextuel (dont l'interprétation exige une confrontation avec des contextes). Girin (1990 : 7) rappelle que le langage est un outil d'élaboration des représentations qui fonctionne de manière collective au sein des organisations. De ce fait, fonction cognitive et fonction de communication sont intrinsèquement liées.

Pourtant, très peu d'attention est portée aux modes de production et de transmission des messages, à savoir l'écrit et l'oral ainsi que les types de normes sociolinguistiques qui régissent leur utilisation. Or, la connaissance existe aussi et surtout sous forme de messages échangés et de documents (Sperber et Wilson, 1989). Si l'on considère que contenu et processus de connaissance entretiennent des liens étroits et qu'ils permettent le progrès de la connaissance, alors il s'ensuit que les contenus changent grâce à des processus de communication permettant les interactions.

De la production lexicale aux communautés langagières

La fonction de communication du langage est biface : elle est orientée vers l'activité et vers l'ordre social. Chacun des actes de communication met en jeu des représentations sur les objets et sur les relations. C'est la fonction centrale de symbolisation qui suppose plusieurs opérations cognitives. Girin identifie quatre types d'opérations qui structurent une communauté langagière (tableau 1).

A défaut d'être investies par les recherches en économie et en management, ces opérations ont fait l'objet de travaux importants en sociolinguistique depuis Labov (1976). Le concept de *grammaire langagière* en constitue un exemple très illustratif en offrant l'opportunité de fonder l'existence de communautés. On doit à Jean-Marc Ferry (1991, 2004) l'une des théorisations de ces grammaires. L'idée consiste à rendre compte des processus d'élaboration des discours par les sujets à propos de leur expérience. Les expériences vécues par chacun font l'objet de récits de mieux en mieux structurés qui forment progressivement des discours qui construisent à leur tour l'expérience. Dans ces processus, un lien cumulatif s'instaure entre cognition et langage. Les connaissances produites dans et par les grammaires

langagières apportent leur contribution à la définition de communautés d'acteurs, elles font l'objet de discussions collectives et de révisions. Si bien que l'on peut en faire une analyse sociologique.

Tableau 1 – Structuration des communautés langagières selon Girin (1990 : 20)

Apprentissage	se fait par l'utilisation du langage en contexte communicationnel : il s'agit d'un langage choisi, spécifique en situation et destiné à faire évoluer un état.
Production lexicale	accompagne chaque technique au sein de l'organisation, plusieurs lexiques particuliers coexistent pour rendre compte du rapport des utilisateurs et concepteurs à l'outillage (Gardin, 1988).
Elaboration d'un propos	ou « mise en texte » constitue également une opération cognitive du langage qui consiste à formuler quelque chose qui définit notre rapport au réel ; « parler et écrire c'est mettre des impressions confuses à l'épreuve du langage ».
Interprétation collective	c'est l'opération qu'il faut en partie concevoir en situation, c'est-à-dire sans négliger aucune des trois composantes d'analyse de l'énoncé : littéral, indexical et contextuel.

Dans ce cas, l'activité de *symbolisation* se définit comme une activité publique, collectivement constituée et reposant sur des conventions (Hajek, 2011). Emetteur et récepteur ne sont pas seuls dans un face à face : ils sont immergés dans un contexte qui nécessite et autorise certaines compétences. La signification se caractérise aussi par une composante pragmatique (et non plus seulement perceptive) ou une compétence à utiliser, dans un contexte d'usage adéquat.

Dans ce cadre analytique, l'apprentissage s'opère en grande partie à travers le langage qui permet de réajuster références et stéréotypes, dans le jeu d'une différenciation socioculturelle des communautés interprétatives (De Munck, 1999 : 85). L'apprentissage permet à chacun dans la communauté de s'établir, de s'identifier et d'évoluer. On rejoint ici le concept de transindividuation, sur lequel nous revenons dans la discussion, défini par Bernard Stiegler et dérivé du « transindividuel » de Gilbert Simondon (1989).

Les grammaires dont il est question permettent de pratiquer une véritable archéologie non seulement du langage, mais plus généralement des expériences humaines et organisationnelles ou encore politiques. Ces grammaires sont utiles à notre propos puisqu'elles dévoilent la dynamique de l'activité de symbolisation des communautés.

Des communautés langagières aux imaginaires linguistiques

Le modèle de l'Imaginaire linguistique (IL) mis au point par Anne-Marie Houdebine (1993) se propose de rendre compte du rapport du sujet à sa langue en s'inspirant à la fois des acquis de la sociolinguistique et de la linguistique fonctionnelle. Il a été élaboré à partir d'une réflexion sur les représentations sociales de la langue et sur leur rôle dans l'évaluation de la langue. Ce rapport à la langue se fonde sur des normes qui sont des fictions au sens de Hjelmslev² (1942). L'inspiration de ce modèle remonte aux travaux de Martinet (1969) qui a démontré que les imaginaires linguistiques se construisent avec l'imaginaire culturel. Houdebine a défini deux types de normes linguistiques : les normes objectives issues de la description des productions verbales et les normes subjectives relevant des opinions, jugements, attitudes ou représentations sociales pour les sociologues (Houdebine, 2013 : 11). Ces normes sont très utiles pour caractériser l'usage linguistique des différentes communautés.

Parmi les normes objectives, Houdebine distingue les *normes systémiques* et les *normes statistiques* (tableau 2). Les premières concernent la conformité des usages aux règles de la structure de la langue, tandis que les deuxièmes correspondent à leur fréquence. Les normes systémiques et statistiques peuvent converger ou diverger, rendant ainsi compte de la dynamique synchronique des langues (Houdebine, 1985).

Les normes subjectives correspondent à l'imaginaire linguistique proprement dit des locuteurs, lequel rend compte « [du] rapport (ou [des] représentations) des sujets parlant à la langue » (Houdebine-Gravaud, 2002 : 11). Cet imaginaire se traduit par un ensemble d'attitudes parmi lesquelles l'auteur distingue les normes évaluatives, fictives, prescriptives, communicationnelles et identitaires (tableau 2).

- Les *normes évaluatives* correspondent à la conscience que les locuteurs ont de la présence ou de l'absence d'un fait de langue dans leurs propres usages ou ceux des autres, que cette conscience soit fondée ou non.
- Les *normes fictives* régissent les attitudes qui s'appuient sur des jugements d'ordre esthétique, affectif ou historique – lorsque l'on dit par exemple « ça sonne mieux » et « comme disait mon père ».
- Les *normes prescriptives* sont le résultat d'un processus d'institutionnalisation, c'est-à-dire entérinées et véhiculées par les ouvrages de référence (dictionnaires et grammaires), par l'école ou encore par les académies de la langue.

2 - La norme n'est qu'une abstraction qui permet de poser les cadres à la description d'un usage (Hjelmslev, 1942).

- Les *normes communicationnelles* reposent sur la prise en compte du destinataire dans les échanges : par souci de clarté ou de compréhension, un locuteur peut en effet vouloir adapter son langage et utiliser des formes qui, d'un point de vue strictement prescriptif, sont pourtant considérées comme des fautes (Remysen, 2011).
- Les *normes identitaires* permettent de rendre compte du rôle que la langue joue dans la construction de l'identité culturelle d'une communauté.

La prise en compte de cet imaginaire linguistique permet d'envisager une véritable dynamique des communautés de langage. Les deux grands niveaux de normes (objectives et subjectives) sont en interaction. Celles-ci permettent aux membres d'une communauté de s'identifier, de se comprendre et d'élaborer collectivement des connaissances dont les différentes étapes de création, validation et diffusion sont immergées dans des pratiques langagières. Ce phénomène a été qualifié de communauté linguistique (Chomsky, 1965, Hymes, 1984). Puis a été ajoutée la notion de *compétence de communication* pour rendre compte des usages et de ses variations (Hymes, 1984).

Tableau 2 – Normes linguistiques et argumentation

Catégories de Normes		Types d'arguments
Normes objectives	<i>Normes systémiques</i>	Arguments relatifs à la langue en tant que système, c'est-à-dire en tant que code structuré à différents niveaux (sémantique, morphologique, grammatical, etc.)
	<i>Normes statistiques</i>	Arguments relatifs à la fréquence d'un emploi
Normes subjectives ou imaginaire linguistique proprement dit	<i>Normes évaluatives</i>	Arguments relatifs à l'usage ou à la variation (temporelle, géographique et socio-stylistique)
	<i>Normes fictives</i>	Arguments d'ordre historique, esthétique ou moral
	<i>Normes prescriptives</i>	Arguments s'appuyant sur des autorités en matière de langue (dictionnaires, grammaires, auteurs reconnus, ...)
	<i>Normes communicationnelles</i>	Arguments relatifs à la langue en tant qu'instrument de communication, adaptable selon les contextes
	<i>Normes identitaires</i>	Arguments relatifs aux valeurs identitaires ou culturelles de la langue

Source : Remysen, (2011 : 25).

Effectivement, des personnes regroupées en un même lieu de manière régulière seront invitées à participer à des célébrations collectives, puis adopteront progressivement ces fameux stéréotypes que Girin qualifie de *relationnels* qui « permettent d'entretenir le lien social et de marquer les positions » (1990 : 12). Girin fera de ces moments d'interaction les soubassements de *communautés langagières* ou *communautés de parole*.

Mais comme nous le fait remarquer Lejeune (2011) le mode de fonctionnement des communautés qui nous intéressent (les communautés en ligne ou *communautés numériques*) illustre des spécificités (production collective de contenus ou de logiciels libres) sans pour autant se laisser caractériser de manière classique par la notion de *communauté* en sciences humaines et sociales. Pour cela, l'auteur préfère éviter d'employer l'expression *communauté virtuelle* pour traiter plutôt de *collectifs médiatisés* orientés vers un projet. A notre sens, cette remarque ouvre la voie à la caractérisation d'un autre type de travail socialement organisé que nous proposons de dénommer *collectif* et qu'il s'agira de définir d'un point de vue langagier en insistant en premier lieu sur la dimension des imaginaires linguistiques.

Méthodologie

La méthodologie que nous utilisons est plutôt inédite dans le domaine. L'analyse de discours, dite « socio-sémantique », qui forme le cadre de notre approche, consiste à analyser deux dimensions des énoncés : le contexte d'énonciation et les caractéristiques lexico-sémantiques. Au sein de notre base de données CoC_2015, la situation d'énonciation des différentes communautés est identique puisqu'il s'agit de l'auto-présentation des organisations sur leur site internet respectif (tableau 3). Nous focalisons sur la seconde dimension : celle des caractéristiques lexico-sémantiques. Il s'agit de considérer l'usage des termes employés par les groupes sociaux comme des termes qui ne

sont en aucune manière neutres. Conformément à la définition de la dynamique d'une communauté langagière, nous considérons que tous les termes et expressions sont précisément choisis afin de faire sens pour le lecteur et font sens collectivement pour le groupe social qui les produit et s'en sert pour se développer. Sur cette base, nous différencions les groupes sociaux en cherchant notamment à illustrer des éléments de leur imaginaire. En termes de méthodologie, cela se traduit par une analyse de l'utilisation du lexique, des synonymies et des champs sémantiques associés en lien avec les normes de la grille de Houdebine.

Toute la démarche s'effectue en aveugle, c'est-à-dire qu'aucune des organisations n'est identifiée à priori. Ce sont uniquement les réseaux sémantiques de synonymes qui font émerger les profils lexicaux et sémantiques des textes de présentation.

Notre analyse empirique se développe sur des petits corpus constitués à partir de l'auto-présentation des entités sur leur site internet. Nous ne prenons en compte aucun autre texte. Nous examinons ces corpus dans un premier temps sur la base de fréquence d'apparition des lexèmes utilisés dans l'auto-présentation à l'aide du dispositif Antconc 3.4.4.w (logiciel d'analyse textuelle) pour ensuite, au moyen d'une analyse basée sur les liens de proximité sémantique dans le lexique français proposé par Tmuse (version beta), explorer les réseaux sémantiques attachés aux termes utilisés. Le logiciel Tmuse permet d'analyser les associations sémantiques selon leur « force » ou leur « poids » dans le système langue et plus spécifiquement dans des réseaux de synonymie. Adoptant cette démarche, nous essayons de démontrer à partir de la fréquence d'utilisation des termes clés des entités, ainsi que des réseaux sémantiques associés à ces termes, comment les entités en question se définissent de manière explicite, mais aussi de manière implicite. A partir d'une analyse par le logiciel Antconc, nous établissons les listes des cinq mots lexicaux (mots à haut contenu sémantique et informatif) les plus fréquents dans les différents textes de présentation³. Nous proposons que ces cinq mots les plus fréquents de chacun des textes, associés à leur environnement synonymique proche tel qu'il apparaît dans Tmuse, permettent d'établir une sorte de profil sémantique pour les différents types d'organisation. Il s'agit là d'une extension exploratoire des classiques analyses des données textuelles (lexicométrie). Ces analyses lexicométriques, utilisées depuis le début des années 1970 servent à comparer des textes ou des groupes de locuteurs, produire des cartes lexicales des corpus textuels étudiés et à poser des orientations spécifiques dans la recherche sur la production langagière dans ses dimensions très diverses et ses évolutions. La particularité de notre travail réside ici dans la prise en compte des réseaux sémantiques attachés à chacun des termes clés afin de consolider l'analyse qualitative dans le cadre des imaginaires linguistiques. A partir des profils sémantiques ainsi établis, les objectifs et enjeux qui sous-tendent l'action des différentes organisations deviennent plus apparentes et, idéalement, fournissent un outil de différenciation opérationnel pour les types d'organisation.

Dans ce contexte, à partir des mots les plus utilisés dans chacun des textes de présentation, nous cherchons les réseaux sémantiques attachés à chaque terme, en respectant le champ sémantique du terme cohérent avec le texte. En cas de polysémie d'un terme, nous réduisons notre exploration au champ sémantique approprié au contexte. Plus particulièrement, nous nous centrons sur les réseaux de synonymes matérialisés par Tmuse, construits à partir de sept dictionnaires de synonymes et que nous supposons représenter les associations synonymiques des locuteurs - associations généralement non conscientisées, ni verbalisées. Ensuite, une analyse des champs sémantiques des synonymes permet de faire émerger un profil lexico-sémantique qui est réinséré dans la grille des imaginaires linguistiques de Houdebine.

Tableau 3 - Présentation des cas de la base CoC_2015

code	Entité	adresse
A	Asso Française de Finance	http://www.affi.asso.fr/
B	Alterondes	http://www.alterondes35.org/
C	Open Knowledge Foundation	https://okfn.org/
D	Editeurs Ecolocompatibles	http://www.leseec.org/leseec/
E	Ecoattérés	http://www.atterres.org/
F	AGeCSO	http://www.agecso.com/wp/
G	Collectif La Main	https://lamaincollectif.wordpress.com/
H	Collectif Musiques Radicales	http://www.collectifmusiquesradicales.fr/wp/
I	Association Info & Management	http://aim.asso.fr/
J	Collectif Etc	http://www.collectifetc.com/
K	Cortecs	http://cortecs.org/

³ Sont exclus ici les noms propres ainsi que les mots en langue étrangère tels que « knowledge foundation ».

L	AnimFr	http://imaginationforpeople.org/wiki/workgroup/animfr/animfrinfo
M	Asso Française de Marketing	http://www.afm-marketing.org/
N	Wikispeed	http://wikispeed.org/
O	Waze	https://www.waze.com/fr/about
P	Sharelex	http://www.sharelex.org/fr/about
Q	Société Française de Physique	https://www.sfpnet.fr/le-bureau-national
R	Asso Informatique Médicale	http://france-aim.org/aim/node/3
S	Société Informatique de France	http://www.societe-informatique-de-france.fr/
T	Ars Industrialis	http://arsindustrialis.org/
U	Negawatt	http://www.negawatt.org/association.html
V	350.org	http://350.org/fr/

Les groupes (*communautés* ou *collectifs*) rassemblés dans la base créent collectivement de la connaissance selon différentes modalités organisationnelles. La plupart de ces groupes existe grâce à l'outil numérique qui structure de manière centrale ces modalités. Les autres groupes, proches de la forme *société savante*, ont vu leur activité transformée par le numérique (rapidité de la prise de décision, consolidation des connaissances). Ces groupes développent soit des activités qui font l'objet d'une commercialisation, soit des activités reliées directement ou plus indirectement à des activités économiques sous forme de conseil non marchand, prescription ou pression. Parmi les différents cas, cinq ont été choisis au hasard afin d'être présentés dans cet article : ils sont comparés en fonction des formes qu'y prennent les normes objectives et subjectives.

RESULTATS ET DISCUSSION

Des normes linguistiques orientées différemment

La comparaison entre les différents cas (tableau 4) est opérée au moyen d'interprétations analytiques sur la base des cinq mots les plus fréquents et de leur réseau de synonymes.

Une première observation concerne la persistance de la confusion lexicale entre *communauté* et *collectif*. L'auto-présentation des différents groupes entretient effectivement la confusion dans l'emploi de ces termes. A l'égal des travaux en sociologie des sciences qui définissent du collectif par du communautaire (Fleck) ou du communautaire par du fonctionnement collectif (Knorr-Cetina, 1982), les groupes étudiés ne nous aident pas à trancher la question. Un groupe peut alternativement se présenter en tant que communauté et définir ses activités sous forme de collectif. Le vocabulaire ne semble donc pas être suffisamment institué pour développer une analyse automatique des énoncés. Toutefois on peut vérifier que toutes les communautés épistémiques liées directement à l'univers académique (AFFI, AIM, AFM, SFP) se présentent exclusivement comme des communautés et fournissent des témoignages clairs quant à ses vertus.

La seconde observation permet de constater qu'une partition émerge entre les groupes pour lesquels se dégage nettement une référence aux normes objectives et les autres pour lesquels cette référence est très faible ou quasiment absente. Ce trait est général aux autres cas de notre base de données. La partition qui se dégage placerait d'un côté les groupes étroitement liés au monde académique et scientifique. De l'autre, des associations qui se qualifient souvent et explicitement de collectifs organisés pour la promotion ou la préservation d'un état physiologique ou social.

Les premiers tendraient à s'organiser sur la base de la connaissance scientifique avec une référence implicite ou parfois directe à l'autorité procédurale (rôle des pairs, prestige de l'excellence, évaluation internationale), une partie de ces groupes est plus distante de l'institution académique et fait référence au rôle structurant des activités scientifiques et technologiques pour l'économie (référence implicite au slack créatif). Les seconds (*les collectifs*) s'inscrivent davantage dans une perspective critique qui mérite d'être analysée à l'aide des normes subjectives.

La troisième observation concerne les normes statistiques et ne valide pas vraiment l'hypothèse suivant laquelle les collectifs seraient de grands ensembles alors que les communautés seraient plus réduites et repliées sur quelques principes. La taille et la formalisation des liens au sein des groupes jouent des rôles complexes qui méritent d'autres développements, nous en discutons cependant dans la section suivante.

Une quatrième observation est centrée sur les normes subjectives. Elle nous permet de confirmer que les collectifs (ici Alterondes, AnimFr et Sharelex) ont tendance à mettre en avant l'action publique, la massification des pratiques supposées progressistes, l'altruisme et la mise en commun la plus large possible. Par contre, les communautés de connaissance mettent l'accent sur l'expertise détenue ou bien le libre accès aux expertises détenues par d'autres

institutions. Cette observation nous paraît apte à introduire la discussion à propos des différentes formes d'organisation numérique de la connaissance.

Tableau 4 – Comparaison des cas

Catégories de Normes		Types d'arguments				
		Alterondes (870/379) *	Open Knowledge Foundation (1360/441)	AnimFr (838/332)	AFM (929/377)	Sharelex (798/317)
Cinq mots les plus fréquents par ordre		Collectif, ondes, association, adhérents, agir	Association, conseil, administration, membre, article	Animation, groupe, projets, acteurs, outils	Rassembler, communauté, individuel, institutionnel, mission	Créer, thème, cadre, charte, communauté
Normes objectives	<i>Normes systémiques</i>		Gouvernance		Favoriser la diversité des approches	
	<i>Normes statistiques</i>		Réseau 30 pays		Nombre d'adhérents	
Normes subjectives ou imaginaire linguistique proprement dit	<i>Normes évaluatives</i>	Transparence normes	Transmission large	Collaboration massive	Excellence assise internationale	Faciliter pratiques
	<i>Normes fictives</i>	Altruisme, non lucratif	Fédération	Mise en commun	Anime communauté scientifique, porte-parole de la communauté	Création commune
	<i>Normes prescriptives</i>	Etablir nouvelles normes	Libre accès	Développer compétences	Savoir, excellence	Cadre, charte
	<i>Normes communicationnelles</i>	Alerter et influencer action publique	Document	Interconnexion réseaux	Stimuler, valoriser, diffuser	Thématiques
	<i>Normes identitaires</i>	Equipe, égalité	ONG de l'information	Grand réseau francophone, FING	600 adhérents, établissements d'enseignement supérieur	Communauté de petits groupes

* (870/379) : (Word Tokens/Word Types).

Discussion

A partir de ces premiers constats, il semblerait que la possibilité de différencier communautés et collectifs gagne du crédit. Nous proposons quatre registres complémentaires de discussion. Tout d'abord un retour sur notre appareil méthodologique s'impose. Cette méthodologie nous permet d'établir une typologie d'un ordre nouveau qui pourrait fournir une approche plus fine de l'économie numérique. De fait la catégorie de *collectif* gagnerait du crédit et pourrait recevoir un renforcement conceptuel auquel nous souhaitons contribuer. Enfin, cette discussion serait incomplète si nous ne revenions pas sur le rôle structurant de l'imaginaire qui est souvent oublié dans des approches à dominante fonctionnelle.

Notre premier apport est de nature méthodologique : l'analyse des caractéristiques lexico-sémantiques de l'imaginaire en acte des communautés créatives apparaît comme un puissant vecteur de qualification de l'activité des communautés numériques. Si l'essentiel du travail empirique reste à accomplir en direction de ces groupes numériques, un appareil analytique semble se dessiner en matière d'organologie des imaginaires du numérique. A notre connaissance, le rapprochement de l'analyse des données textuelles et leur extension dans l'espace synonymique avec l'Imaginaire Linguistique est inédit. Si Houdebine focalise sur le rapport du locuteur à la langue tel qu'il transparait dans des productions à caractère normatif (cf. t2, p.7), notre approche insère les productions lexicales dominantes des groupes étudiés à partir des résultats de la lexicométrie et leur élargissement aux synonymes proches dans la grille d'analyse des normes proposées par Houdebine. Nous proposons donc de resituer le cadre interprétatif du discours basé sur les données quantitatives de l'analyse des données textuelles dans un modèle qui permet d'affiner le profil sémantique des producteurs de ces textes analysés.

Notre second apport est de nature typologique. Bien que les termes employés aussi bien par les acteurs que par les chercheurs académiques prêtent encore à confusion entre les termes de *communauté* et de *collectif*, il nous semble que le développement du numérique ne peut pas être enfermé dans un simple mouvement d'adaptation des organisations à

la technologie. Certes les communautés, qu'elles soient de pratiques ou épistémiques, se saisissent du numérique pour prolonger ou amplifier leurs capacités, mais on ne doit pas s'arrêter à ce point du mouvement. D'autres formes d'organisation émergent car elles deviennent possible avec le numérique qui facilite l'accès rapide au grand nombre de participants, d'idées et de possibilités.

Si l'institution du *collectif* se confirme, c'est en fait toute une approche de l'économie numérique qui est mise en cause. Les communautés numériques de connaissance jouent un rôle dénué d'ambiguïté dans l'économie globalisée : le plus souvent constituées d'individus très qualifiés et très jaloux de leur autonomie, elles participent du slack créatif des firmes industrielles et commerciale. Elles sont cette part d'expertise qui arrive à manquer aux organisations pourtant si puissantes. Avec les collectifs il en va tout autrement puisque nous sommes en présence de processus de sociation (au sens de Weber) de nature exploratoire qui font que leurs membres ambitionnent de mettre en place et à promouvoir des valeurs nouvelles, des causes communes ou des solutions techniques. Les collectifs, même s'ils s'appuient sur des professionnels de certaines disciplines, se créent généralement sur des projets de société et de ce fait sont ouverts, dès leur émergence, à d'autres groupes sociaux.

Il semble aussi que le nombre initial de membres fasse une différence : une communauté se crée généralement autour d'un petit nombre de personnes ayant un intérêt commun et ce sont les membres qui choisissent eux même les autres membres ou qui les cooptent. En revanche chaque personne rejoint un collectif à sa seule initiative même si certains membres vont faire en sorte de « mobiliser », car un collectif ne peut naître sans une « masse critique » qui légitime l'intérêt commun qu'il revendique. Les collectifs sont plus généralement tournés vers l'avenir avec un objectif de remise en cause de l'existant et d'évolution vers une société plus ouverte à des valeurs nouvelles. Les communautés sont plus souvent centrées sur le partage entre pairs et la protection des connaissances.

Un troisième apport concerne l'organisation de cette nouvelle catégorie. D'autres modalités de coordination sont présentes au sein des collectifs. C'est tout d'abord la discipline interne et l'autorité qui diffèrent. Dans un développement au sujet des logiciels libres, Dominique Cardon écrit : « les collectifs en ligne se montrent très tolérants à l'égard des personnes inactives ou peu engagées. Cette inégalité de participation s'observe également au sein des listes de discussion, sur Wikipédia, dans les partages de contenus sur les sites de photos et de vidéos, etc. Dans l'économie de la contribution ouverte, les « petits » sont nécessaires aux « grands ». Les participations minimales, comme la correction de fautes d'orthographe sur Wikipédia, ..., sont indispensables à la motivation des plus actifs dans ces mondes bénévoles où la gratification est essentiellement symbolique » (2010, page 19). Ce fonctionnement est non seulement permis, mais quasiment introduit par la technologie numérique. Alors qu'au sein de communautés scientifique, créatives ou épistémiques, les inégalités de participation seraient jugées négativement, dans les collectifs il en est tout autrement.

Nous sommes davantage dans le champ de la cité civique au sens de Boltanski et Thévenot (1991), avec l'affichage de valeurs particulières, plutôt que dans le domaine du développement cognitif. Il n'existe pas véritablement d'autorité procédurale comme au sein des communautés épistémiques. C'est plutôt la référence à des valeurs de solidarité et de progrès humain qui semblent guider l'association des actions des uns aux autres. C'est également le système d'incitation qui semble s'organiser autour d'un principe de réassurance dans l'affirmation des valeurs du collectif. Les calculs en termes d'équilibre des contributions et des rétributions y semblent secondaires. C'est enfin au sein de ces valeurs, une volonté d'autonomie et d'émancipation qui semble guider les actions orientées vers les activités économiques installées. Dans cette perspective, le *nous* est davantage extensif. Il ne s'agit plus d'inscrire une démarcation entre des experts et des décideurs économiques ou politiques. Il s'agit probablement de saisir le numérique comme moyen de concrétiser un élargissement de conscience des enjeux contemporains de l'existence.

Ces collectifs numériques de connaissance tendent à instituer une autre « transductivité sujet – relations sociales – technique » qui coexistera sans doute encore longtemps avec des formes instituées depuis plusieurs décennies telles que les plateformes numériques qui permettent aux entreprises d'étendre leur emprise commerciale et industrielle ainsi que les réseaux sociaux numériques dont la valeur croît avec le nombre d'utilisateurs (Bauwens, 2015).

Le quatrième et dernier apport de notre travail réside dans la réintroduction de l'imaginaire dans la constitution des groupes et organisations numériques.

À l'évidence, tous les groupes étudiés n'œuvrent pas dans le même sens, notamment dans leur relation à la société. D'une part, les communautés numériques se sont créées soit par extension de sociétés savantes ou d'associations scientifiques, soit sur la base d'une maîtrise technologique. Le *nous* de ces communautés n'est pas prioritairement extensif. Il consiste davantage à agréger par cooptation et à faire prévaloir l'argument scientifique ou technique. D'autre part, les collectifs se constituent contre des pratiques qualifiées d'hégémoniques et de néfastes sur un plan sanitaire, social ou politique.

C'est qu'en fait, pris dans le numérique, ces groupes ne produisent ni le même fonctionnement ni le même devenir. Bien que pris dans le langage, nous disposons d'une mobilité en son sein qui nous permet de le mettre en question ainsi que notre rapport à lui (Castoriadis, 1975 : 189). Nous sommes en présence de deux types d'imaginaire. Celui qui préside au développement des communautés numériques tend à renforcer l'hétéronomie, le repli des communautés sur elles-mêmes et la relation aux institutions au moyen de la commercialisation de leur produit. Nous restons dans le domaine de l'institué (Castoriadis, 1975). Avec les collectifs, nous entrons dans une mobilisation autre du numérique. Il s'agit de contester un ordre économique, de faire croître un mouvement en permettant la diversité des adhésions, et de poser des valeurs en guise de principes d'autorité.

Cet imaginaire particulier témoigne d'un désir. Un désir dont on peut rendre compte à l'ère du numérique avec le concept de transindividuation (vocabulaire *Ars Industrialis*). Le terme « transindividuation » est dérivé du terme « transindividuel » de Gilbert Simondon qui désigne le processus tout à la fois psychique et collectif par lequel la personne s'individue en tant que telle tout en élaborant son individualité par et dans une unité collective. Bernard Stiegler prolonge le concept en introduisant le rôle du milieu qui préexiste à ce processus. Ce milieu préindividuel est, selon ses termes, intrinsèquement artefactuel. C'est-à-dire que la technique est le « troisième brin » de ce que Simondon pensait seulement comme une individuation « psycho-sociale ». La « transindividuation » désigne de ce fait la dynamique métastable psycho-socio-technique par laquelle le transindividuel n'est jamais un résultat donné, mais toujours en même temps une tâche : celle du désir à l'œuvre. La transindividuation est la trans-formation des *je* par le *nous* et du *nous* par le *je*, elle est corrélativement la trans-formation du milieu techno-symbolique à l'intérieur duquel seulement les *je* peuvent se rencontrer comme un *nous*.

Ainsi, il n'existe pas de transindividuation sans techniques ou technologies de transindividuation, mais celles-ci sont des *pharmaka*, c'est-à-dire des possibilités qui peuvent aussi bien être utilisées pour déposséder le sujet de son autonomie que l'accompagner dans son apprentissage et son émancipation. Si Internet est effectivement une technique colportant un vaste mélange de ressources hétéroclites, il est aussi une technique qui peut faire bon accueil à un imaginaire qui met le numérique au service des désirs émancipateurs et constructifs. Ceci ne devient possible qu'en dissociant la sauvegarde de l'existant, voire le discours académique, des projets d'émancipation, certes critiques et parfois balbutiants dans leur activité, mais porteurs d'alternatives sociales.

CONCLUSION

Le propos de notre étude consistait à présenter une des dimensions de la société numérique à naître : les communautés. Si ces dernières se déclinent selon plusieurs variantes cognitives (communautés créatives vs communautés épistémiques) ou technologiques (communautés de pratique vs communautés numériques), un seul mode d'existence semble reconnu tant par les spécialistes du champ que par les analystes les plus critiques qui peuvent y déceler un renforcement du communautarisme.

La perspective organologique offre la possibilité de différencier les formes de ces communautés numériques. L'étude particulière des imaginaires qui viennent se concrétiser dans les groupes numériques fournit à l'analyse plusieurs modes d'existence subjective, sociale et technique. Le rôle attribué au langage dans le fonctionnement de ces groupes numériques, en termes de déploiement de l'imaginaire, puis d'élaboration-transmission des connaissances, nous permet d'envisager au moins deux raisons d'agir dans le numérique. L'une prolongerait l'utopie d'un gouvernement par la science et l'affirmation d'un *nous* de clôture (communautés numériques), l'autre soumettrait une mise en débat des subjectivités croisant le scientifique et le populaire (collectifs numériques).

L'appareil analytique déployé laisse entrevoir de nombreuses perspectives d'analyse en termes de grammaires langagières. La perspective des imaginaires linguistiques nous semble tout autant féconde afin de prolonger l'étude des groupes numériques. Dans une inspiration proche de celle de Knorr-Cetina (1999) qui interroge les différentes procédures d'investigation scientifique comme autant de modalités de la science en train de se faire, il nous paraît pertinent d'intégrer l'interrogation politique au sein même de la problématique de ces ensembles communautaires ou collectifs tant dans leur dynamique propre que dans leur articulation à la société. Une contribution serait ainsi esquissée afin de réintroduire du désir, celui-là même dont Charles Melman constate l'évaporation.

RÉFÉRENCES

- AMIN A., et ROBERTS Y., (2008), *Community, economic creativity and organization*, Oxford Press.
BAUWENS M., (2015), *Sauver le monde : vers une économie post-capitaliste avec le peer-to-peer*. Paris : Les Liens qui Libèrent.
BOLTANSKI L., et THEVENOT L., (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard.

- CANGUILHEM G., (1943, 2013), *Le normal et le pathologique*. 12ème édition. Paris: PUF.
- CARDON D., (2010), *La démocratie Internet. Promesses et limites*, Paris : Editions du Seuil.
- CASTORIADIS C., (1975), *L'institution imaginaire de la société*. Paris: Editions du Seuil.
- CHOMSKY N., (1965), *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge: The Massachusetts Institute of Technology.
Aspects de la théorie syntaxique. Paris, 1971 : Seuil.
- COWAN R., DAVID P., et FORAY D., (2000), "The explicit economics of knowledge codification", *Industrial and Corporate Change*, 9, 2, 211-253.
- COHENDET P., et LLERENA P., (2003), "Routines and incentives: the role of communities in the firm", *Industrial and Corporate Change*, 12, 2, 271-297.
- COHENDET P., CREPLET F., et DUPOUËT O., (2001), "Communities of Practice and Epistemic Communities: A Renewed Approach of Organisational Learning within the Firm", *Revue d'Economie Industrielle*, Volume 95, p.6-22.
- COHENDET P., CREPLET F., et DUPOUËT O., (2006), *La Gestion des Connaissances : Firmes et communautés de savoir*, Economica.
- DAVID PA., FORAY D., (2002), "An introduction to the economy of the knowledge society," *International Social Science Journal*, Special Issue, 54, 171, 9-23.
- DE MUNCK J., (1999), *L'institution sociale de l'esprit*, Paris : Presses Universitaires de France.
- DERRIDA J., (1972), *La dissémination*, Paris : Editions du Seuil.
- EMERY F. E., and TRIST E. L., (1965), "The causal texture of organizational environments", *Human Relations*, vol. 18, pp. 21-32.
- ERMINE J.L. (1996), *Les systèmes de connaissances*. Paris : Editions Hermès.
- ERMINE J.L. (2007), *Management des connaissances en entreprise*. Paris : Hermès Science, Lavoisier.
- FERRY JM., (1991), *Les puissances de l'expérience*, tome I, Paris : Éditions du Cerf.
- FERRY JM., (2004), *Les grammaires de l'intelligence*, Paris : Éditions du Cerf.
- FLECK L., (1934), *Genèse et développement d'un fait scientifique*. Paris : Les Belles Lettres.
- GARDIN B., (1989), « Machine à dessiner ou machine à écrire ? La production collective d'une formulation », *Langages* n°93, 84-97.
- GIRIN J., (1990), « Problèmes du langage dans les organisations », in CHANLAT et al. : *L'individu dans l'organisation : les dimensions oubliées*, Presses Universitaires de Laval (Québec), collection "Sciences administratives", et éditions ESKA (Paris), 1990, pp. 37-77.
- HAAS PM., (1992), "Epistemic Communities and International Policy Coordination". *International Organization*, 46, 1: 1-35.
- HAJEK I., (2011), « Sociologie, cognition et langage : une méthodologie d'observation ». *Langage et Société*, 135, 1, 67-85.
- HJELMSLEV L., (1942), « Langue et parole », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, 29-44.
- HOLZNER B., et MARX J., (1979), *Knowledge Application: The Knowledge System in Society*. Boston: Allyn and Bacon.
- HOUEBINE AM. (1985), « Pour une linguistique synchronique dynamique », *La linguistique*, 21, 7-36.
- HOUEBINE AM., (1993), « De l'imaginaire des locuteurs et de la dynamique linguistique : aspects théoriques et méthodologiques », dans FRANCARD M. (éd.), *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, Leuven/Louvain-la-Neuve, Peeters/Institut de linguistique, p. 31-40.
- HOUEBINE AM., (2002), « L'Imaginaire Linguistique et son analyse », *Travaux de linguistique*, 7, p. 11-27, p.163-179.
- HOUEBINE-GRAVAUD AM., (2013), « L'imaginaire linguistique entre idéal de langue et langue idéale. Sa modélisation, son application, son développement en imaginaire culturel via la sémiologie des indices », in Proceedings of the 10th International Conference of the Faculty of Letters of Pitesti, Roumanie, June, 9-19.
- HYMES DH., (1973, 1984), *Vers la compétence de communication* (titre original: *Toward linguistic competence*, manuscrit n°16 - 1973 - de la série, non éditée, des Texas Working Papers in Linguistics), préface et postface (1982) de D.H. Hymes, trad. De F.Mugler, Paris, Hatier CREDIF, 1984.
- KNORR-CETINA K., (1981), *The Manufacture of Knowledge. An Essay on the Constructivist and Contextual Nature of Science*, Oxford, Pergamon.
- KNORR-CETINA K., (1982), "Scientific communities or transepistemic arenas of research?", *Social Studies of Science*, 12: 101-30.
- KNORR-CETINA K., (1999), *Epistemic Cultures. The cultures of knowledge societies*, Cambridge, Harvard University Press.

- KUHN TS., (1962), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press.
- LABOV W., (1976), *Sociolinguistique*, Minuit, Paris.
- LATOUR B., (2005), « Transmettre La Syphilis - Partager L'objectivité », in Fleck, L, *Genèse et Développement D'un Fait Scientifique*. Paris: Les Belles Lettres.
- LEJEUNE C., (2011), « From virtual communities to mediated collectives. A comparison of Debian, Wikipedia and the Open Directory Project » in Francq, P., *Collaborative Search and Communities of Interest: Trends in Knowledge Sharing and Assessment*, IGI Global, 10-20.
- LEJEUNE C., (2012), « Théorie des collectifs médiatisés. Production, coordination et temporalité de Wikipedia, de Linux Debian et de l'Open Directory Project », in Proulx, S., et Klein, A, *Connexions. Communication numérique et lien social*, Namur : Presses Universitaires de Namur.
- LIEVRE P., et LAROCHE N., (2014), « Retour sur la notion de communauté épistémique », Actes du 7^{ème} Colloque GeCSO, Université d'Aix-Marseille, juin, (agecso.com).
- MARTINET A., (1969), « Peut-on dire d'une langue qu'elle est belle », *Le français sans fard*, Paris : Presses Universitaires de France, 7-36.
- MELMAN C., (2009), *La nouvelle économie psychique. La façon de penser et de jouir aujourd'hui*. Erès.
- MEYER M., MOLYNEUX-HODGSON S., (2011), « Communautés épistémiques : une notion utile pour théoriser les collectifs en sciences ? » *Terrains & Travaux*, 18, 1 : 141–154.
- PARAPONARIS C., SIGAL M., et VION A., (2013), « Socialisation et génération des connaissances : distinguer les collectifs des communautés ». Actes du 6^{ème} Colloque Francophone « Gestion des Connaissances, Société et Organisations », Université de Lorraine, 5-7 juin.
- REMYSEN W., (2011), « L'application du modèle de l'Imaginaire linguistique à des corpus écrits : le cas des chroniques de langage dans la presse québécoise ». *Langage et société*, 135, 1, 47–65.
- SIMONDON, G. (1989), *L'individuation psychique et collective*. Editions Aubier, Paris. Première édition 1964.
- SOULIER, E., (2016), « Du commun des ontologies. L'exemple des communautés de pratique ». 9^{ème} Colloque International "Gestion des connaissances dans la société et les organisations." Paris, Juin.
- SPERBER A., et WILSON D., (1986), *Relevance : Communication and Cognition*. Oxford, Blackwell. Traduction française (1989) *La pertinence, communication et cognition*, Paris : Eds de Minuit.
- STIEGLER B., (2015), *La Société Automatique. L'avenir du travail*. Paris: Fayard.
- STIEGLER B., (2010), *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue, de la pharmacologie*, Paris : Flammarion.
- TÖNNIES F., (1887, 1996), *Gemeinschaft und Gesellschaft*. Leipzig: Fues's Verlag, traduction anglaise (1957) *Community and Society*, New Brunswick: Transaction Publishers.
- TURNER F., (2012), *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture, Steward Brand, un homme d'influence*, Caen: C&F Editions.
- Vocabulaire ARS INDUSTRIALIS, *Transindividuation*, <http://arsindustrialis.org/vocabulaire-transindividuation>.
- WEBER M., (posthume 1921), *Economie et société*, traduction du tome 1, Plon, 1971 ; édition de poche, Pocket, 1995.